Ami du Clergé du 11 mars 1948

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XIV. *3e Dimanche après Pâques* (Patronage de S. Joseph) : Des convictions, de l'habileté, 73.
Plans d'instructions sur le Credo. — VIII. Le Dieu de la foi et celui de la raison, 75.
Entretiens sur l'Action Catholique. — XVI. Déchristianisation, 77.
Pour une retraite à de grandes jeunes filles. — VI. Les lois du mariage chrétien, 78.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXXIV. Départ d'Ephèse, 79
Varia. — *Sylva rerum...*, 80.

DOMINICALES LITURGIQUES

XIV

3e Dimanche après Pâques
(Patronage de S. Joseph)

DES CONVICTIONS, DE L'HABILETÉ !

Mes frères,

Le monde actuel, entiché de ce qu'il appelle la science, est bien étonné lorsqu'on lui montre dans le vieil et toujours jeune Evangile des secrets infaillibles de vie spirituelle et même de prospérité matérielle. La religion qui semble n'avoir pour but que le bonheur de l'autre vie fait encore le bonheur de l'homme en cette vie terrestre. Vous qui vous lamentez sur la dévaluation et l'amenuisement de vos richesses, que n'avez-vous suivi à la lettre l'avertissement du Maître : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les vers ni la rouille ne rongent, et où les voleurs ne percent pas les murs ni ne dérobent. Car là où est votre trésor, là aussi est votre cœur » (Mt., vi, 19, 21) ? Et pour capitaliser au ciel des richesses impérissables, il serait bon de verser de votre argent entre les mains des pauvres, de nourrir les affamés et de vêtir les indigents (Mt., xxv, 35). N'avez-vous jamais lu cette parabole des talents ...et que le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur les gens de sa maison pour leur distribuer la nourriture en son temps, s'il est trouvé fidèle à sa mission, sera établi sur tous les biens du maître ? C'est la leçon que l'Eglise nous fait méditer, en cette fête de Saint Joseph, Patron de l'Eglise universelle.

Leçon de fidélité à Dieu, — de prudence, justement récompensées.

I. — *S. Joseph est un homme de foi*

C'est pourquoi Dieu l'a établi maître de sa maison terrestre et l'a chargé pour un temps, cet homme de foi solide, de la responsabilité du Salut du genre humain. En toute vérité, Père putatif et nourricier du Sauveur du monde, il portait dans ses bras courageux d'ouvrier « plus que César et son empire », le Fils de Dieu en personne et toute l'espérance de l'humanité. Symbole providentiel de sa mission future, sa vocation terrestre parfaitement accomplie l'a conduit au glorieux privilège d'être au ciel le Patron de l'Eglise universelle et le généreux dispensateur des trésors de Dieu. *Te, Joseph, celebrent agmina cœlitum !* « A vous, Joseph, les acclamations des phalanges célestes ; à vous, les chants d'amour de tous les chœurs chrétiens ; vous qui, déjà tout brillant de mérites, fûtes uni d'un si chaste lien à la Vierge de gloire ! »

Triomphe sans égal, après celui de la Reine des Anges, de celui qui fut sur la terre l'humble et fidèle ouvrier de Nazareth ! O sainte Eglise de Dieu, tu peux mépriser de bien haut ceux qui te calomnient et t'accusent de je ne sais quelle alliance avec les puissances d'argent et de domination, toi qui, entre tant de glorieux apôtres, de thaumaturges, de savants et de rois, choisis pour Protecteur et pour Gardien l'humble, le pauvre, le fidèle charpentier qui gagnait à la force de ses bras et à la sueur de son front le pain de la famille divine ! Comme il a bien gardé et protégé son Dieu, il te garde, il te protège. Il est le fidèle serviteur, qui jouit maintenant de tous les biens du Maître. Pour lui, comme pour Marie, se vérifie la parole sainte : « Vous êtes heureux, Joseph, parce que vous avez cru ; tout ce que le Seigneur a annoncé s'est accompli. »

L'un des plus beaux titres de la Vierge Marie est : « Vierge fidèle ». Le grand mérite de S. Joseph fut d'être le « *Serviteur fidèle* ». Entendez ce mot : « *fidèle* » au sens étymologique, au sens de : vivant de foi *(fides)*, pénétré de foi, de cette foi qui, seule, produit comme un fruit normal la fidélité et l'amour, fidèle, comme dut l'être, après la fameuse apparition de Pâques, Thomas l'incrédule ; — fidèle, de cette foi qui est la nourriture et la source vivifiante du juste (Rom., i, 17) qui, étant le fondement de tout édifice spirituel, a inspiré les saints de l'Ancienne Loi et ceux de la Nouvelle, depuis Abel et Abraham qui « par la foi, obéissant à l'appel, partit pour un pays qu'il devait recevoir en héritage et se mit en chemin sans savoir où il allait » et offrit Isaac en sacrifice, jusqu'à Moïse qui « tint ferme, comme s'il voyait ce qui est invisible » (Héb., xi, 8, 23), jusqu'à ces vaillants qui, « par la foi, ont conquis des hommes, exercé la justice, obtenu l'effet des promesses... » *(ibid.*, 33-38). La vie de S. Joseph, en apparence moins tourmentée, à part le temps de la persécution d'Hérode, est en réalité la plus riche et la plus féconde. « Dieu, dit S. Jacques, n'a-t-il pas choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde, pour être riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qu'il aime? » (ii, 5).

La sainte liturgie le proclame : « Les autres, ce ce n'est qu'après la mort, quand cette mort est sainte, qu'ils sont unis à Dieu ; ce n'est que la palme conquise, qu'ils entrent dans la gloire. Vous, plus heureux, par un sort admirable, égalé dès ce monde aux habitants du ciel, vous y jouissez de Dieu. *Tu vivens, Superis par, frueris Deo.* »

C'est vrai, la foi, longtemps pratiquée et vécue, en arrive à posséder dans une certaine mesure son objet, de la même manière qu'un marcheur, pendant la nuit, arrive petit à petit à discerner autour de lui des objets qu'aux premiers pas il confondait dans la nuit opaque. Ce n'est qu'une comparaison, mais elle elle est utile pour comprendre l'état d'âme de S. Joseph, modèle de tous les fidèles. Pensez-vous que sa vie de foi ne fut qu'une illumination de Noël prolongée ? Après la joie et avant même cette joie, il y eut

la longue, la pénible marche « dans l'ombre de la foi », pour lui comme pour Marie.

Mère, ce doux Enfant veut que tu sois l'exemple
De l'âme qui le cherche en la nuit de la foi...

Mais, qui cherche trouve, qui demande reçoit, qui frappe voit la porte s'ouvrir : « Je n'ai pas la foi ! disait Charles de Foucauld à l'abbé Huvelin. — Mettez-vous à genoux. » La foi fut la réponse divine... Eh bien ! ce qui se passe à la naissance de la foi se renouvelle et s'amplifie dans la mesure où vous en multipliez les actes. La foi est la conviction de la réalité des choses qui n'ont point d'apparences ou le sens de l'invisible (Hebr., XI, 27).

Les mots : « conviction de la réalité », et « sens », indiquent qu'il ne s'agit pas ici de la simple certitude d'une conclusion logique... mais de la perception de l'existence réelle de cet objet et des relations... qu'il peut avoir avec nous, de sa réalité d'être agissant en accord ou en opposition avec les fins que nous poursuivons. Cette connaissance comporte non seulement une représentation idéale, mais une connaissance de *sens intime*, de conscience psychologique supposant l'expérience de cet objet ou d'objets semblables (cf. Hugueny, en *Vie spirituelle*, oct. 1942).

« Chez les êtres humains qui ne croient pas, c'est un grand malheur : ils ne savent pas voir le bon Dieu. Or, il faut « voir » le Christ. Un chrétien, c'est quelqu'un qui a *vu* le Christ. Il y a une multitude de baptisés qui restent froids, tièdes ; ce ne sont pas des âmes qui vivent, qui sont des passionnées jusqu'à donner leur vie pour le Christ ; elles ne l'ont jamais vu, elles le connaissent par des mots, pas avec de la vie, et c'est cela qu'il faut pour qu'on aime le Christ à la folie, pour qu'on ait hâte de mourir pour le voir. Il y a une connaissance expérimentale de Dieu, une connaissance par le cœur, parce qu'on a rencontré Dieu, parce qu'on a vu Dieu, qu'on reste en la présence vivante de Dieu, qu'on marche avec lui, dans un cœur à cœur, avec Dieu, qu'on ne le quitte jamais, qu'il y a un échange constant de regard entre lui et nous, qui fait qu'on se nourrit de son amour, de sa tendresse, tout le long du jour, comme on lui a donné toute celle qu'on porte dans son cœur. C'est la seule connaissance qui puisse rassasier le cœur, c'est celle qui est donnée par l'Esprit-Saint aux plus humbles comme aux plus savants théologiens, très forts peut-être, mais dont la science n'approche pas l'ignorance savante des âmes très humbles qui connaissent Dieu par expérience » (*Le Père Jacques, martyr de la charité*, p. 180).

Ces témoignages vous aident à comprendre ce que fut la vie de S. Joseph le Fidèle, le modèle des bons serviteurs du Christ Jésus.

II. — *S. Joseph est le « serviteur prudent »*

La prudence est une vertu morale et surnaturelle qui incline notre intelligence à choisir, en toute circonstance, les meilleurs moyens pour atteindre nos fins en les subordonnant à notre fin dernière. Cette fin dernière, Dieu connu et aimé sur terre et possédé dans le ciel, nous est proposée par la foi. C'est à la lumière de la foi que l'homme prudent recherche les moyens d'orienter toutes ses actions vers cette fin. La prudence s'occupe donc de tous les détails de notre vie. Elle règle nos pensées pour les ramener à Dieu, — nos intentions pour qu'elles demeurent pures, — nos affections, nos sentiments et nos actes libres pour les rattacher à Dieu, — jusqu'à nos actes extérieurs pour les ramener au but suprême, Dieu.

La foi de S. Joseph étant un « sens intime » pénétrant et continuel de Dieu, sa prudence était éminente. Confiant, « fidèle » en l'aide permanente de Dieu, il savait :

a) accepter les responsabilités. — Dans nos œuvres catholiques, il y a des « responsables ». A ceux-là, le prudent et sage Joseph sera un guide d'une admirable expérience. Regardez-le. Cherche-t-il à esquiver les responsabilités, à les restreindre ? Il les accepte d'une âme virile et généreuse : et Dieu sait si elles sont lourdes ! Dieu, qui, à l'heure de l'épreuve, garde le silence... et fait parler un ange ! Dieu, attendu par tout Israël comme un Roi glorieux, et qui se révèle à la foi de Marie et de Joseph dans la pauvreté, la faiblesse d'un enfant ! Dieu qui a besoin de nourriture, de protection ! Dieu qui apprend à marcher, à parler, à lire ! Dites-moi, responsables de vos frères, de vos sœurs, s'il fut jamais au monde plus beau modèle que le responsable de Jésus ? Vos frères, vos sœurs, qui attendent votre dévouement, n'est-ce pas « le Christ continué » ?

Et vous, qui n'êtes pas officiellement « responsables », prenez donc cependant conscience de votre immense responsabilité. « Dieu a confié à chacun son prochain » et ce mot de prochain désigne : tous les hommes. Vous êtes comptables devant Dieu de vos paroles, de vos gestes, de vos actes, de vos omissions. Les paroles que l'on prête à Clemenceau : « Ah ! si les catholiques étaient chrétiens ! » — ou à Gandhi : « Commencez donc, chrétiens, par vous mettre d'accord ! » elles se répercutent tous les jours dans tous les milieux. Ce n'est pas le Christ ni même l'Eglise que l'on accuse — on les connaît si peu — ce sont les chrétiens à qui l'on reproche de n'être pas, disons le mot, les « Christ » qu'ils devraient être... ;

b) remplir sa charge avec habileté. — Dans les circonstances périlleuses ou délicates où il fut placé, S. Joseph fut remarquable par son silence et son savoir-faire. Le monde est plein d'une agitation factice et stérile où l'homme ne trouve même plus le temps de réfléchir. Dans la solitude de son atelier, le grand « Prudent » prévoit les difficultés, les obstacles. Il ouvre les yeux, il observe les circonstances il surveille les événements pour en profiter ou pour en prévenir les conséquences. Il ne néglige aucune des précautions que commande la sagesse.

La prévoyance, le sens de l'opportunité sont nécessaires. Son maître louera un jour un intendant infidèle qui avait si bien compris son intérêt, en disant que « les fils de ce siècle sont plus habiles en leurs affaires que les enfants de la lumière. » Habituellement, en effet, les hommes adonnés aux choses de la terre se montrent supérieurs en affaires aux fils de lumière, aux âmes droites, qui, sur le plan pratique, dans leur manière de traiter avec le prochain, de défendre leurs intérêts, sont souvent handicapées par leur honnêteté même et leur loyauté. S. Joseph, « fils de la lumière » plus que nul autre, ne peut être taxé d'infériorité ; car sa prudence supérieure le rendait prévoyant, perspicace et habile à diriger la maison divine. Le « Serviteur fidèle », comment pourrait-il être inférieur à l' « intendant infidèle » ?

c) Le secret de sa réussite et de sa gloire ? — S. Joseph savait prier. Non seulement, il vivait dans une constante intimité avec Dieu, mais il savait demander. Nul ne sut mieux que la Sainte Vierge et S. Joseph prier, c.-à-d. se mettre à l'unisson de la volonté divine.

La prière a été voulue par Dieu, bien avant que

nous ne voulions nous mettre à prier, comme un moyen d'obtenir la grâce. Non seulement tout ce qui arrive a été prévu par Dieu, mais la manière dont les choses arrivent, leurs causes et les moyens par lesquels s'obtiennent les fins. La prière est une cause ordonnée de toute éternité par la Providence à produire des effets spirituels. « Demandez et vous recevrez ». En priant, nous nous mettons à vouloir dans le temps ce que Dieu veut pour nous de toute éternité. Il peut sembler que ce soit la volonté divine qui s'incline vers la nôtre ; en réalité, c'est la nôtre qui s'élève et se met à l'unisson de la Volonté divine. Celui qui prie comme il faut coopère au gouvernement divin. Et plus la prière est conforme aux intentions divines, plus elle coopère au gouvernement divin (R. P. Garrigou-Lagrange).

* *

Le *Fiat* de l'Annonciation se renouvelant d'une façon permanente dans la sainte maison de Nazareth, à Bethléem, en Egypte, la Sainte Famille, modèle de nos familles, jouissait en permanence de la lumière, de la force, de la joie divines. « Car Jésus n'est-il pas la plus belle patrie ? *Tu vivens, Superis par, frueris Deo...* »

Mais, la mesure de la grâce ici-bas est la mesure de la gloire au ciel. Comblés de Dieu en ce monde, Notre-Dame et notre saint Protecteur sont, pour l'éternité, les plus grands parmi les élus et les plus puissants.

« *Protector Sanctæ Ecclesiæ, ora pro nobis !* » *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

VIII

LE DIEU DE LA FOI ET CELUI DE LA RAISON

Dans les premières pages de son Evangile, S. Jean déclare :

« Dieu, nul ne l'a jamais vu ! Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître » (Jo., I, 18).

Parole étonnante, après ce que nous avons dit, dans les deux instructions précédentes. Tous les peuples connaissaient Dieu. La raison humaine conclut l'existence de Dieu avec une parfaite certitude, à partir de l'univers visible et de la conscience morale dans l'homme. Comment S. Jean peut-il dire que seul le « Fils unique qui est dans le sein du Père, l'a fait connaître » ?

C'est qu'il y a une distance immense entre le *Dieu de la raison* et le *Dieu de la foi*. C'est bien le même. Mais il est vu tout autrement. Reprenons notre comparaison : un rez-de-chaussée qui se transforme en imposant palais, à plusieurs étages.

La foi bâtit sur les bases posées par la raison. Le rez-de-chaussée demeure, mais la construction s'élève et s'embellit.

Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à visiter le premier étage, c'est-à-dire le *Dieu de la foi dans l'Ancien Testament.*

En deux mots : *c'est un Dieu qui parle ; c'est un Dieu à qui l'on parle.*

I. — *C'est un Dieu qui parle*

Le Dieu de la raison est partout présent par son œuvre, partout absent de sa personne. Dans l'Ancien Testament, il parle, il fait acte de présence. Il avait parlé à Adam et Eve, mais pour prononcer un arrêt de châtiment et de mort, pour insinuer une promesse. Il parla à Noé, pour le sauver du déluge. Il parla à Abraham, pour le faire sortir de sa patrie, de sa maison ancestrale. Il lui parla pour lui annoncer un fils qui serait le père d'une postérité innombrable, — pour lui demander d'immoler ce fils, en image de l'immolation future du Christ, — pour préserver ce fils de la mort, — pour lui annoncer le châtiment de Sodome et de Gomorrhe.

On comprend que Dieu, dans la Bible s'appelle lui-même « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ».

Il leur parlait en effet familièrement, soit par lui-même, soit par ses anges. Il y a des mystères admirables dans un songe tel que celui de l'échelle de Jacob.

Mais c'est avec Moïse que le langage de Dieu se fait plus actuel, plus pressant, plus riche de contenu nouveau, c'est-à-dire de révélation.

Récit du Buisson ardent : Moïse entend Dieu lui dire cette parole saisissante de profondeur : *Je suis celui qui suis !*

« Tu diras aux enfants d'Israël : *Celui-qui-est* m'envoie vers vous ! »

Au nom de ce Dieu, Moïse fait les prodiges que nous appelons les dix plaies d'Egypte, il contraint le Pharaon à rendre la liberté au peuple hébreu.

Il fait des miracles dans le désert, pour abreuver, pour nourrir ce peuple.

Surtout, il monte au Sinaï, il y reste en tête-à-tête avec Jéhovah, durant quarante jours. Il en reçoit les tables de la Loi.

Le *Décalogue*, premier code écrit de la morale parfaite révélée par Dieu même, tel est le fruit de ces entretiens. Rien ne remplace le Décalogue, rien ne le surpasse. Il reste toujours en vigueur.

Obéir au Décalogue, c'est obéir à Dieu même, faire la volonté de Dieu, acquérir des droits aux promesses divines de salut.

Dieu a parlé, après Moïse, aux prophètes. Ils en ont eu conscience. Ils l'ont proclamé. Ils parlaient au nom de Dieu.

Isaïe débute par ces mots :

« Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car Jéhovah parle ! »

Jérémie de même :

« Paroles de Jérémie, fils d'Helcias, prêtre qui habitait à Anatoth, au pays de Benjamin. La parole de Jéhovah lui fut adressée aux jours de Josias. ...La parole de Jéhovah me fut adressée en ces termes : « Avant de te former au sein de ta mère, je t'ai connu et avant que tu vinsses au monde, je t'ai consacré, et je t'ai établi prophète pour les nations ! »

Quelle assurance ! quelle certitude ! Et tout cela se poursuit, se soutient, sans se démentir. Il y a harmonie parfaite entre les paroles, les actes et les prétentions annoncées.

Ouvrez Ezéchiel, c'est la même chose :

« Et la troisième année, au quatrième mois, le cinquième jour du mois, comme j'étais parmi les prisonniers, près du fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent et je vis les visions de Dieu... »

Parcourez tous les livres prophétiques, vous y trouverez mêmes affirmations, mêmes révélations. Et chez les prophètes qui n'ont pas écrit, un Elie, un Elisée, même dons miraculeux.

D'un mot, leur Dieu diffère du Dieu de la raison, en ce qu'il est un Dieu vivant, un Dieu « dévorant », comme dit la Bible. Ce n'était pas en vain que Moïse l'avait vu, sous forme d'une flamme ardente dans le buisson. C'est pour cela qu'il pouvait dire à son peuple, d'après un mot que reprendra l'épître aux Hébreux :

« Jéhovah, votre Dieu, est un feu dévorant, un Dieu jaloux » *(Deutéronome,* IV, 24 ; *Hébreux,* XII, 29). (C'est-à-dire un Dieu qui punit l'infidélité.)

Et pourtant c'est bien toujours le Dieu de la raison, le Dieu qui a fait l'univers. Ecoutez-le parlant à son serviteur Job :

— « Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre ? Dis-le, si tu as de l'intelligence. Qui en a fixé les dimensions ? Le sais-tu ? Qui a tendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases reposent-elles ?... Qui a fermé la mer avec des portes ?... etc. ».

II. — *Le Dieu de la foi est un Dieu à qui l'on parle*

Je veux dire qu'il est l'objet d'un culte, qu'on lui élève des autels, qu'on immole des victimes en son honneur, et que du fond des âmes jaillissent des *cantiques* inspirés, qui sont la plus ancienne et la plus splendide forme de la poésie humaine.

Ces *cantiques* sont si beaux qu'ils n'ont pas été dépassés et que nous les redisons, soit dans le bréviaire, soit dans les offices liturgiques.

Cantiques de Moïse : après le passage de la mer Rouge :

« Je chanterai Jéhovah, car il a fait éclater sa gloire, et il a précipité dans la mer cheval et cavalier. Jéhovah est ma force et l'objet de mes chants. C'est lui qui m'a sauvé ; c'est lui qui est mon Dieu ; je le célébrerai ; le Dieu de mon père, je l'exalterai » (Exode, XV).

Après la promulgation du Décalogue :

« Cieux, prête l'oreille et je parlerai, et que la terre écoute les paroles de ma bouche... car je veux proclamer le nom de Jéhovah, rendez gloire à notre Dieu ! » (Deut., XXXII).

Et chacun de ces cantiques se développe magnifiquement.

Sur ce modèle, et le plus souvent avec des expressions analogues, David fit cantique sur cantique. Ce fut le recueil des chants sacrés, chez les Hébreux, sous le nom de *psaumes*. Ils furent imités et achevés. Il y en a 150, tous plus beaux les uns que les autres. Rien de plus vivant, de plus émouvant, de plus réel. On sent que David parle d'un Dieu présent, agissant, constamment à l'œuvre auprès de ses serviteurs :

« Jéhovah est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur. Dieu est mon roc, où je trouve un asile, un bouclier, la corne de mon salut, ma haute retraite et mon refuge... » (IIe livre de Samuel, XXII et psaume 17, avec quelques variantes de peu d'importance).

On trouverait les mêmes sentiments dans les cantiques des prophètes, de Judith, d'Esther, de Tobie, dans les belles envolées de Job.

Quoi de plus vibrant que l'hymne de la création des trois enfants dans la fournaise, invitant toutes les créatures à chanter Dieu :

« Bénissez le Seigneur, œuvres du Seigneur ; louez-le et exaltez-le à jamais ! Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le à jamais ! etc. » (Daniel, III, 57 et suiv.).

Enfin, ce Dieu que l'on chante, est aussi le Dieu pour qui l'on meurt. Rien de plus beau que certains épisodes des livres des Machabées.

Eléazar, vieillard de 90 ans, refuse de sacrifier aux idoles.

« Lorsqu'il fut près de mourir sous les coups, il poussa un soupir et dit : Le Seigneur qui a la science sainte voit que, pouvant échapper à la mort, j'endure sous les bâtons des douleurs cruelles selon la chair, mais qu'en mon âme je les souffre avec joie, par respect pour lui ! »

Et le texte ajoute ces belles paroles :

« C'est ainsi qu'il quitta la vie, faisant de sa mort non seulement pour la jeunesse, mais pour tout le peuple, un exemple de courage et un mémorial de vertu » (II Macchabées, VI, 30-31).

Aussitôt après, dans le même livre vient le récit de la mort des sept frères. Qu'y a-t-il de plus beau, dans la littérature de tous les peuples, que le langage de leur mère au plus jeune de ses enfants :

« Mon fils, aie pitié de moi ! Je t'ai porté neuf mois dans mon sein, je t'ai allaité trois ans, je t'ai entretenu, nourri, élevé jusqu'à l'âge où te voilà ! Je t'en conjure, mon enfant, regarde le ciel et la terre et sache que Dieu les a créés de rien et que la race des hommes est ainsi arrivée à l'existence ! Ne crains pas ce bourreau, sois digne de tes frères et accepte la mort ! » *(Ibid.,* VII, 27 et suiv.).

Tel est donc le Dieu de la foi dans l'Ancien Testament. Et il est si grand qu'il semble que l'on ne puisse monter plus haut. Et pourtant nous verrons, la prochaine fois, que le Dieu de la foi, dans le Nouveau Testament est encore quelque chose de tellement supérieur qu'on dirait qu'auparavant, on ne connaissait encore rien de Dieu !

* *

Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle,* a fort bien traduit ce que nous rappelons ici :

« Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfection et même de vice que le reste du monde adorait... Il est infiniment au-dessus de cette Cause première et de ce Premier Moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux, qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites... Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde ; il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir. »

Nous garderons de tout cela cette pensée : il n'est pas suffisant pour un chrétien de croire au Dieu de la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un Dieu de papier, un Dieu éteint, mais il faut croire au Dieu vivant, au Dieu-flamme, au Dieu présent et agissant, devant qui se déploie notre vie toute entière, sans que jamais rien ne lui échappe, et devant qui tout compte et tout a de la valeur pour l'éternité.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XVI

DÉCHRISTIANISATION [1]

Mes frères,

S'il y a un mot souvent employé maintenant dans les conversations, les journaux, les revues, c'est bien celui de déchristianisation. Notre pays est déchristianisé, le monde paysan est en voie de l'être, les milieux de bourgeoisie eux-mêmes sont atteints : cela se répète partout à longueur de journée.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces affirmations, et quel devoir cela nous crée-t-il ? C'est, vous le sentez bien, tout le problème de l'Action Catholique.

I. — *Déchristianisation et paganisme*

Les premiers chrétiens ont eu affaire à un monde païen. En un sens, le problème, pour eux, était clair. Encore que, dans le paganisme, il puisse y avoir des valeurs humaines véritables à sauvegarder, et qui pouvaient être un point d'appui pour une prédication, il reste vrai que, dans l'ensemble, la révélation dont ils étaient porteurs était totalement neuve pour leurs interlocuteurs.

Il faut dire, cependant, que le monde où ils ont eu à agir n'était pas sans préparation. Si l'on avait voulu trouver le paganisme total c'est plus haut dans l'histoire qu'il aurait fallu remonter, jusqu'à Abraham, le père des croyants, dont la Bible nous dit que ses ancêtres étaient païens.

Depuis deux mille ans, la rédemption se préparait, donc la révélation était commencée. Lentement, par paliers, tout un peuple choisi avait été instruit de vérités sur Dieu et ses rapports avec les hommes. Cela est tellement vrai que l'Eglise n'a pas abandonné l'Ancien Testament, qu'elle le garde parmi ses livres révélés, qu'elle y trouve appui pour ses dogmes.

Certes, la somme des vérités acquises au moment où Jésus est venu sur terre nous paraît bien pauvre, mais quand on la compare au paganisme ambiant, quelle richesse !

Et, de par la volonté même de Dieu, les guerres, les déportations, le jeu du commerce et des échanges, avait diffusé ces idées dans tout le monde romain. S. Paul, au cours de ses tournées apostoliques, trouvera partout des communautés juives, auxquelles il portera d'abord son message. Et, tout autour de ces communautés, ils seront nombreux les gens d'une autre race, qui, las des divinités trop humaines que leur présentait la religion de leur pays, étaient inquiets, et regardaient avec envie le judaïsme, lisant ses livres, pratiquant ses rites.

Maintenant, nous sommes sur un autre terrain. La foi chrétienne a été apportée depuis longtemps sur notre sol. Elle a été, à certaines époques, le fait de la majeure partie de la population. Mais rien n'est définitif ici-bas. Des raisons d'ordre social ou politique ont fait qu'aujourd'hui est loin de ressembler à hier, et que, dans l'ensemble, nous sommes loin d'être un pays pleinement chrétien.

II. — *Etat actuel*

Etre déchristianisé, c'est donc avoir été chrétien, mais ne plus l'être, en tout ou en partie, maintenant

[1] Voir les entretiens précédents dans l'*Ami*, en 1938-1939 et décembre 1946.

C'est dire que le présent gardera des traces du passé. Et nous voyons cela, en effet, tous les jours.

Il y a des *mots* qui nous sont demeurés familiers. Tout le monde fête Noël, même s'il n'y voit qu'une légende. Le plus incroyant lit sur son calendrier des noms comme *Pâques*, *Ascension*, *Pentecôte*. On sait qu'il existe un mardi-gras et un mercredi des cendres, une fête des Rameaux, une Toussaint et un jour des Morts.

Des *pratiques* aussi sont encore respectées : baptême, première communion des enfants, mariage et funérailles à l'Eglise, assistance à la messe à certains jours de fête.

Des *sentiments* enfin demeurent, des jugements sur la vie. Dans certains milieux, même non croyants et non pratiquants, on gardera un sens de la justice, du respect de la personne, un sens moral, pour tout dire, qui les séparent encore profondément des milieux nettement païens.

Ces habitudes de langage ou de mœurs peuvent être une aide pour la rechristianisation. La mèche fume encore. Mais elles peuvent être aussi un lourd « handicap », car elles font illusions à ceux qui les possèdent. Ils se croient chrétiens alors qu'ils ne le sont plus. Ils n'ont plus qu'un vase vide, gardant quelques effluves du parfum qu'il contenait.

Et le mouvement vers la paganisation s'accentue dans tous les milieux. Les mots restent encore, les pratiques, beaucoup moins, et, avec elles, s'en va aussi la vie morale droite et sincère.

Qui dira, par exemple, tous les ravages que cause la pratique du divorce, admise non seulement comme un fait, mais comme un acte moralement bon, dans les milieux qui paraissaient les plus conservés ?

On peut donc distinguer théoriquement entre état de déchristianisation et paganisme total. En fait, on a souvent l'impression d'en être arrivé à cet état de négation totale de tout surnaturel qu'est le paganisme.

III. — *Notre devoir*

Il est tout entier de loyauté, sur nous-même et le monde qui nous entoure.

Il faut que nous sachions avoir le courage de voir jusqu'où le mal a pénétré.

Au premier abord, nous regarderons plus volontiers loin de nous vers les banlieues ouvrières, vers certaines régions de nos campagnes, du côté de certains milieux de profiteurs sans scrupule et sans loi.

Mais, petit à petit, nous deviendrons plus attentifs à tout ce qu'il y a de paganisme vrai dans des couches de population qui nous sont plus proches : notre quartier, notre maison, le lieu de notre travail, nos amis, notre propre famille.

Et nous regarderons en nous-mêmes, pour finir. Nous y découvrirons avec inquiétude combien nous sommes loin de l'idéal que nous prétendons vivre. Il ne s'agit pas de fautes de volonté, rançon inévitable de la faiblesse humaine, et qui ont toujours existé, mais d'*erreurs qui se situent dans l'esprit même.* Nous ne pensons plus, ne jugeons plus en chrétiens, sur des points importants de notre vie. C'est à cet effort de lumière, d'abord, puis à un effort consécutif d'action généreuse, que nous convie l'Action Catholique. Depuis qu'elle existe, en vingt ans, elle a fait découvrir un champ immense ouvert à l'apostolat des Chrétiens. Ce qu'on soupçonnait autrefois, très confusément, s'étale à tous les regards. Des ouvrages ont

paru, qui décrivent sans artifice le point où nous en sommes, et ceux qui se croient ou se disent nos adversaires peuvent le lire. Mais, en même temps, toute une action s'ébauche, dont les résultats ne pourront pas ne pas se faire sentir un jour ou l'autre.

* *

Rien ne sera fait, dnas ce domaine, pour une âme, tant qu'elle n'aura pas vu comment se pose le problème. Mais pour le voir, il faut déjà qu'elle accepte de se plier aux méthodes de l'Action Catholique. Les sentiments généreux, les impressions vagues, sont insuffisants, encore moins les jugements tout faits, qu'on répète sans les avoir expérimentés soi-même. Mais avoir vu, de ses propres yeux, en quelque sorte, le paganisme ou la déchristianisation ambiante, produit dans l'âme un choc bienfaisant. On ne peut plus, ensuite, réciter son « Notre Père » en sécurité de conscience.

RETRAITE POUR DE GRANDES JEUNES FILLES

VI

LES LOIS DU MARIAGE CHRÉTIEN

Cette instruction se propose de vous rappeler le but essentiel du mariage : la génération et l'éducation des enfants. Il suffit d'énoncer cette fin primordiale de l'institution conjugale, « *Croissez et multipliez* » pour condamner certaines conceptions hétérodoxes auxquelles un esprit chrétien ne saurait souscrire.

Conception purement *biologique :* ne retenir dans les buts du mariage que la procréation des enfants. Songer à obtenir les enfants les plus beaux, les plus sains, les plus forts possibles... Tout comme on le ferait pour une race d'animaux. Biologisme matérialiste, dont l'application logique conduit fatalement aux pires excès. L'eugénisme bien entendu prescrit au jeune homme, à la jeune fille susceptibles de contaminer leur descendance de ne point se marier. Nous l'avons dit, au nom de la morale catholique et de la conscience. Mais la théorie biologique veut un eugénisme beaucoup plus radical, et la morale catholique en condamne les excès.

A l'opposé, une conception purement *hédoniste* se préoccupe fort peu de l'enfant. Le mariage n'existe que pour couvrir d'un paravent honorable les pires fantaisies de l'amour charnel. Bien plus, certains aujourd'hui voudraient supprimer ce paravent légal et justifier par l'amour l'union libre. Cette conception du mariage exclut les enfants, qu'elle évite ou, si l'on n'a pu empêcher leur venue, s'en débarrasse. Quant au perfectionnement moral des conjoints, leur assistance mutuelle c'est le dernier des soucis...

Une troisième conception serait l'*utilitarisme*. Union de personnes, union d'affaires. L'amour purificateur et sanctificateur en est absent ; il n'y a qu'un amour d'intérêt et surtout d'intérêt économique.

Que nous sommes éloignés de la conception catholique qui veut trouver dans le mariage l'épanouissement naturel et surnaturel de l'homme et de la femme en vue du prolongement d'eux-mêmes dans leurs enfants et du perfectionnement qui doit en résulter dans leur personnalité même.

I

Rappelons l'enseignement de l'Eglise.

Le devoir primordial des époux est de réaliser la famille dans son intégrité, ce qui implique la présence des enfants. La nature et la morale s'unissent pour imposer aux époux l'obligation commune d'être père et mère, d'avoir autant d'enfants qu'ils peuvent en élever et en établir, de conserver la vie à ceux auxquels ils l'ont donnée.

Remarquez la formule dont je me suis servi : « avoir autant d'enfants qu'ils peuvent en élever et en établir. » Formule simple et susceptible de s'adapter à des cas bien différents. En édictant sa morale conjugale, l'Eglise n'ignore rien des difficultés de la vie. La prudence prescrit aux parents le souci légitime d'équilibrer les charges qu'ils assument et les ressources nécessaires pour y pourvoir. Mais ce souci, pour être légitime, ne doit nullement s'inspirer de sentiments hédonistes ou utilitaristes, et même de considérations de facilité, de luxe ou de superflu. Il doit s'inspirer de ce qui est moralement nécessaire aux vrais besoins matériels, intellectuels et spirituels, aussi bien des parents que des enfants. — La justice et la charité obligent à tenir compte de l'avenir de la mère et des enfants. De la mère tout d'abord : si une maternité normale est pour la femme une condition de santé, des maternités trop rapprochées, trop nombreuses, peuvent être un danger. Des enfants, ensuite : il faut leur assurer la santé et, dans la mesure du possible, la perfection biologique, ne pas les vouer à la maladie, à la misère et à ses multiples dégradations sociales et morales. Toutes choses égales par ailleurs, le devoir de la fécondité s'impose donc plus impérieusement aux riches qu'aux pauvres. En disant que les parents doivent avoir « autant d'enfants qu'ils peuvent en élever », cela ne signifie donc nullement le plus grand nombre « numériquement possible », mais un nombre correspondant aux possibilités matérielles, morales et sociales.

Mais alors se pose le problème crucial des relations conjugales dans le cas où les parents estimeraient qu'un arrêt est nécessaire dans les maternités de l'épouse. La règle, à laquelle aucune exception ne peut être accordée — car ce serait aller contre le droit naturel et contre le droit divin positif, — c'est que les époux ne peuvent faire du mariage un usage qui *positivement* le détournerait du rôle normal et providentiel que lui a assigné le Créateur. Usage normal du mariage, avec les chances plus ou moins probables de maternité — il n'est pas interdit d'attendre le moment d'une probabilité très minime — ou bien la continence. Il n'y a pas de milieu. C'est la doctrine catholique, rappelée par Pie XI dans l'encyclique *Casti connubii*, doctrine qu'il n'est permis à aucun confesseur de transgresser : « Aucune raison assurément, dit le Souverain Pontife, si grave soit-elle, ne peut faire que ce qui est intrinsèquement contre la nature devienne conforme à la nature et honnête. Puisque l'acte du mariage est, par sa nature même, destiné à la génération des enfants, ceux qui, en l'accomplissant, s'appliquent délibérément à lui enlever sa force et son efficacité, agissent contre la nature, ils font une chose honteuse et intrinsèquement déshonnêtes... »

On voit par là comment un mari superficiellement chrétien et ne s'inspirant pas de la saine doctrine catholique pourrait facilement provoquer des trou-

bles de conscience, des inquiétudes, des remords chez son épouse chrétienne.

Aussi — puisque je m'adresse à des jeunes filles qui légitimement peuvent déjà songer au mariage — je me propose d'étudier avec vous plus complètement les cas concrets les plus habituels.

II

Mari et femme sont profondément chrétiens. Leur situation de fortune, la santé de la mère, les difficultés de la vie matérielle, leur paraissent des raisons suffisantes de limiter, au moins temporairement, le nombre de leurs enfants. D'un mutuel accord, s'ils ne veulent pas même encourir un risque minime de fécondité, ils doivent se décider à garder la continence : « Dans une vie conjugale, a-t-on dit, il doit régner un équilibre entre le courage de la fécondité et le courage de la continence. Ils sont également indispensables ; ils sont tour à tour la condition nécessaire des lois du mariage. » La résolution est prise et, avec la grâce de Dieu, tenue. Une défaillance pourra peut-être se produire, très accidentellement. Le confesseur relèvera le coupable et l'encouragera à plus de fermeté dans l'avenir.

Le mari n'est pas chrétien et la femme l'est profondément. Mais le mari, peu soucieux d'augmenter sa famille et d'en accroître les charges, veut user du mariage tout en empêchant positivement tout espoir de maternité. Situation cruelle pour l'âme délicate de l'épouse... Le mari est évidemment dans son tort... Jusqu'à quel point est-il coupable ? Dieu seul peut le savoir, étant donné les préjugés, les ignorances, la plus ou moins grande bonne foi qui peut lui dicter son attitude. Mais quelle sera l'attitude de l'épouse ?... Refuser de répondre au désir de son mari ?... Imprudence grave et manque de justice... Consentir positivement et se faire volontairement complice de l'acte coupable ?... Ce serait le péché partagé et accepté.

Voici la réponse de la théologie : *subir*, sans provoquer l'acte ni y consentir. Ce que le Pape traduit ainsi dans son encyclique : « Il n'est pas rare qu'un des deux époux subisse le péché, plus qu'il ne le commet, lorsque, pour une raison tout à fait grave, il laisse se produire une perversion de l'ordre, qu'il ne veut pas lui-même ; il en reste, par suite, innocent, pourvu qu'alors il se souvienne de la loi de la charité et ne néglige pas de dissuader ou d'éloigner du péché son conjoint. » Ce qui, de toute évidence, ne veut pas dire que la femme chrétienne qui a permis, en le subissant, l'acte répréhensible du mari, soit constamment obligée de le reprendre, de l'avertir, de lui demander d'agir plus correctement. Une telle intervention, dit Pie XI, est due en charité et donc doit se produire en temps opportun, dans une circonstance où, par exemple, il y a quelque chance d'obtenir un résultat. Pratiquement, à une telle épouse, il faut un confesseur éclairé, prudent, d'une prudence qui sait tenir compte de tous les éléments qui entrent en jeu.

Comprenez mieux aujourd'hui, Mesdemoiselles, pourquoi je vous ai dit que le choix d'un mari très chrétien, foncièrement chrétien, importe beaucoup à la paix et à la tranquillité d'une âme d'épouse chrétienne ! Quel ennui, quelle peine intérieure pour l'épouse !... Et comme elle doit être discrète à l'égard de son mari si elle ne veut pas qu'il se détourne encore davantage du droit chemin. Et alors, où est l'abandon mutuel, la confiance réciproque, le don total de soi-même ? Que deviennent tous ces sentiments qui devraient faire l'essentiel du bonheur conjugal ?...

Enfin, troisième hypothèse, mari et femme sont d'accord pour user du mariage d'une façon frauduleuse, en empêchant positivement — j'insiste : *positivement* — la conception des enfants. Faute de faiblesse ou décision bien arrêtée ?... avec récidive ?... Le confesseur devra peser, avant d'accorder ou de refuser l'absolution... Ah ! Mesdemoiselles, soyez fidèles, dans le mariage, à la morale rappelée par Pie XI, et ne placez jamais votre confesseur en face de ces difficultés qui chargerait sa propre conscience, s'il se montrait faible et condescendant pour une faute volontairement et habituellement commise.

J'en ai dit assez sur ce sujet délicat, mais nécessaire.

Je veux ajouter un mot sur l'obligation qui incombe à la femme, quand Dieu lui fait le grand honneur d'une maternité future. Elle a le devoir, le grave devoir, de protéger cette vie naissante et d'éviter toute imprudence, tout acte qui pourrait en arrêter le développement normal. L'Eglise, que dis-je ? la morale simplement naturelle, la loi civile elle-même ont toujours considéré l'avortement provoqué comme un véritable infanticide. J'ajouterai que le Code canonique se montre très sévère, puisqu'il frappe d'excommunication réservée à l'Evêque tous ceux qui, y compris la mère coupable, ont coopéré à ce crime.

* *

En terminant, j'insisterai sur la fidélité absolue, en actes extérieurs comme en pensées et en désirs intérieurs, que l'épouse doit avoir pour son mari. Pie XI proteste contre les doctrines pernicieuses qui accusent d'étroitesse surannée « la rigidité morale des époux honnêtes » et concèdent aux époux une plus grande licence de sentiments qui irait jusqu'à excuser l'adultère : « Le noble cœur des époux chastes, dit le Pape, n'a besoin que d'écouter la voix de la nature pour répudier et pour réprouver ces théories vaines et honteuses ; et cette voix de la nature trouve assurément une approbation et une confirmation tant dans le commandement de Dieu : « Tu ne commettras point l'adultère », que dans la parole du Christ : « Quiconque arrête sur la femme des regards de concupiscence a déjà commis l'adultère en son cœur » (Ex., xx, 1 et Mt., v, 28). Nulle habitude humaine, aucun exemple dépravé, aucune apparence d'une humanité en progrès, ne pourront jamais infirmer la force de ce précepte divin. Car, de même que le seul et unique « Jésus-Christ qui était hier et qui est aujourd'hui, sera toujours dans les siècles des siècles » (Heb., XIII, 8), de même la seule et unique doctrine du Christ demeure, « dont ne passera pas même une virgule, jusqu'à ce que tout s'accomplisse » (Mt., v, 18).

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXXIV

DÉPART D'ÉPHÈSE

Après que le tumulte eut cessé, Paul réunit les disciples, prit congé d'eux et partit pour la Macédoine. Son séjour avait duré trois ans (54 à 57).

* *